

Chapitre V : Vivre et laisser mourir



Quinze heures ; le thé chauffait sur la gazinière dans la cuisine. La bouilloire sifflait doucement. Tous les bruits étaient étouffés dans le petit appartement aux sols recouverts de tapis. Les bruits de l'extérieur aussi ; pas grand chose ne filtrait à travers les lourds rideaux pendus devant les fenêtres. Nicole aimait sa tranquillité plus que tout.

C'était une femme entre deux âges, pas vraiment laide, pas belle non plus. Une de ces femmes qu'on croise sans la remarquer, et qu'on serait incapable de décrire après coup. Des cheveux blonds, presque gris, ramenés en chignon flou sur sa nuque, des yeux fatigués, ni vraiment bleus, ni vraiment verts. Pâles.

Elle était penchée au-dessus d'une grande table en bois, dans son petit salon encombrée, et elle faisait une réussite avec de vieilles cartes jaunies. Ses doigts fins couraient au-dessus des cartes étalées devant elle et elle fronçait légèrement les sourcils, cherchant un nouveau déplacement possible.

Le son caractéristique de l'arrivée d'un nouveau message sur son ordinateur lui fit brusquement relever la tête. C'était son plaisir, son monde, son échappatoire. Internet. Sur la toile elle pouvait être n'importe qui, une jeune, une vieille, un homme, parfois, mais jamais, jamais une institutrice partie en retraite anticipée après avoir frappé des enfants pour les "corriger". Elle changea de chaise, se rapprochant du petit bureau d'angle où se trouvait l'ordinateur.

Une fenêtre était ouverte, et son cœur fit un bond dans sa poitrine quand elle aperçut le nom de son correspondant : William. Ça faisait quasiment deux semaines qu'elle ne lui avait pas parlé – écrit – et elle commençait à se demander si ses démons n'avaient pas gagné, en fin de compte. Tâter le terrain, voir dans quel état il était, dans quel pétrin il s'était fourré... C'était un peu son petit roman feuilleton personnel.

*« Suis dans un cyber. Ordi en panne. Désolé. »*

C'était bien son style – s'excuser alors qu'il n'était pas en tort. Mais Nicole ne s'apitoyait pas, jamais ; elle était seulement curieuse, comme une gamine. Ses doigts tremblaient d'excitation contenue alors qu'elle tapait sa réponse : « Heureuse de voir que tu survis. Laquelle de tes personnalités est-ce, aujourd'hui ? »

La réponse tarda à venir, elle avait dû le vexer. Ou alors il était encore plus mal en point que d'habitude. Elle se leva pour retirer la bouilloire du feu, et quand elle revint devant l'ordinateur avec une tasse de thé fumante entre les mains, la fenêtre de la conversation clignotait. Avec un petit plaisir cruel elle prit son temps pour s'installer avant de lire le message.

Phrases en vrac, plus de syntaxe. A croire qu'il allait vraiment mal. William ne faisait jamais de fautes. Il avait tout un tas de défauts, mais il fallait mettre à son crédit qu'il ne massacrait jamais la langue française – même sur un tchat, même au cours d'une conversation virtuelle avec une femme qu'il n'avait jamais rencontrée. Nicole soupira, tentant de comprendre ce qui se passait. Comment communiquer avec une telle barrière entre eux et si peu les moyens de vérifier l'impact qu'avaient ses "paroles" virtuelles sur son interlocuteur ?

Et puis il écrivit la phrase. Celle que Nicole attendait depuis des mois. Celle dont elle rêvait la nuit, et même parfois en pleine journée, quand son esprit s'égarait alors qu'elle lisait un roman près de la fenêtre ; elle aimait bien surveiller la rue, depuis son appartement.

Ses mains étaient moites, mais elle tapa néanmoins, tout en essayant de ne pas sourire, comme si William risquait de la surprendre : « Bien sûr que tu peux passer. Je te l'ai toujours dit. Je suis là pour toi. »

Ça faisait un peu fleur bleue, mais elle appuya quand même sur la touche entrée. Elle ajouta bien vite son adresse, même si elle avait dû la lui donner une bonne vingtaine de fois déjà. Elle obtint pour toute réponse un laconique « Ok. » Et William se déconnecta.

C'était un peu déconcertant, mais pas vraiment plus que leurs conversations virtuelles au cours des dernières semaines. Un jour gentil, un jour cassant, un jour pressé, un jour méchant. William était insaisissable, mais Nicole adorait lui parler. Elle adorait se dire qu'elle discutait – si l'on pouvait vraiment appeler ça discuter – avec le véritable auteur de la série *A vif*. Celui qui faisait grincer des dents dans les milieux littéraires et qui enflammait les foules – peut-être pas les foules, mais Nicole aimait voir les choses de cette manière. Celui que l'on considérait comme un phénomène de foire plus qu'un véritable écrivain. Nicole avait été touchée par ses livres ; ils montraient les choses telles qu'elles étaient vraiment. Méchantes, sans espoir. Ils la confortaient dans son idée que le monde extérieur était mauvais.

Elle se leva, éteignit l'ordinateur et ramena sa tasse à la cuisine. Le sourire qu'elle avait réprimé tout à l'heure avait pris possession de son visage fin. Ses traits si sages, ses rides, ses cheveux gris-blonds : tout ça était soudain transfiguré par son grand sourire et ses yeux qui brillaient. C'était le sourire qu'elle arborait, quand les flics étaient venus la chercher dans sa classe, après les cours, alors qu'elle avait battu un de ses élèves.

OoOoO

William se rendit compte qu'il marmonnait tout haut quand un type se retourna sur lui à son passage avec un froncement de sourcils. Mais après tout il n'en avait rien à foutre, aussi il continua. C'était pas son genre, de parler tout seul, mais il était trop nerveux pour s'en empêcher. Il avait vraiment l'impression qu'il allait se retrouver encore plus dans la merde – si c'était possible. L'impression qu'il ne devrait pas se rendre chez cette femme qui se disait sa plus grande fan. Et c'était maintenant qu'il se décidait à aller la voir, maintenant qu'il n'était plus qu'un raté, un mec ruiné et malade.

La rue était excentrée ; une ruelle plus qu'autre chose. Dans ce quartier les pavés usés n'avaient pas encore cédé la place aux routes goudronnées. Le sol était glissant, la rue en pente. Il parvint à hauteur du numéro 12 et leva la tête pour contempler la façade. Trois étages de volets fermés et de rideaux tirés. Peut-être l'épiait-elle derrière une tenture, qui sait ? Il leva la main pour appuyer sur la sonnette de l'interphone – Nicole Rigaud, écrit à la main sur l'étiquette délavée – mais déjà la porte se déverrouillait avec un bourdonnement électrique. Haussant les épaules, il la poussa et pénétra dans le hall obscur.

OoOoO

Nicole ressemblait un peu au souvenir que William avait de sa "tante", la fille aînée de la matriarche de la famille qui l'avait accueilli enfant – toute douce et gentille en apparence, mais avec un cœur dur et fermé. Il sentait l'excitation de cette femme, sa joie de le faire asseoir sur son canapé dans son petit salon sombre et encombré de livres et de bibelots. Il sentait également autre chose, plus profondément, une espèce de blessure. Il n'aurait pas su dire de quoi il s'agissait, et il n'avait vraiment pas la tête à jouer au détective mental.

La petite bonne femme s'activait et ses allers et venues lui donnaient le tournis. Cuisine, salon, cuisine, demi-tour, salon de nouveau. Elle pépiait, elle gazouillait, elle l'encerclait de phrases décousues et de questions qui n'attendaient pas de réponse. Le canapé défoncé, recouvert d'un plaid aux couleurs passées, était confortable et William se détendit en observant la pièce. Tout était

en désordre et pourtant il s’y sentait bien. Il y avait de la chaleur dans cet appartement, comme si elle avait cherché à s’y terrer pour se protéger du reste du monde.

Sans qu’il ne sache vraiment comment ni pourquoi, il se retrouva bien vite en chaussettes, sur la moquette, avec une assiette de lentilles fumantes sur les genoux. Et Nicole l’épiait, avec ses yeux pâles, perchée sur l’un des accoudoirs du fauteuil près de la fenêtre. C’était surréaliste, et il aurait dû se sentir mal à l’aise, pensait-il dans un recoin de son cerveau, mais pour une raison qu’il ne parvenait pas à définir, il se sentait plus à son aise ici que dans l’appart de son ex, où il avait pourtant vécu presque trois ans.

L’empressement avec lequel Nicole accepta qu’il recharge son ordinateur, puis qu’il prenne une douche, cachait cela dit un sentiment, un but, un désir. C’était là, à la limite de ses perceptions. Elle attendait des réponses de sa part ; après tout, c’était logique – elle l’avait virtuellement côtoyé pendant des semaines, elle savait, ne serait-ce qu’inconsciemment, que quelque chose clochait chez lui. Contrairement à Mathilde, cependant, elle ne le harcelait pas de myriades de questions accusatrices. Elle posait les questions à haute voix, pour elle-même, et elle attendait.

En l’accompagnant jusqu’à la porte de sa minuscule salle d’eau, elle lui dit en souriant : « Fais comme chez toi ! » Avant d’enchaîner à toute vitesse sur une succession de remarques sans queue ni tête, comme quoi c’était stupide de dire ça, que cette expression n’avait pas de sens, et que personne n’avait vraiment envie qu’un inconnu fasse comme chez lui dans votre maison, mais que, bon, il n’était pas tout à fait un inconnu et que... Quand William referma la porte derrière lui, elle parlait toujours, sa voix fluette s’éloignant en direction du salon.

C’était vrai qu’il était bizarre de se sentir chez soi chez une vieille fille qui vivait entourée de bouquins et qui ne recevait de toute évidence pas tellement de visites. La lumière au-dessus du lavabo, surplombant une petite armoire à pharmacie avec un miroir à la propreté toute relative, clignotait par intermittence, ajoutant un peu plus à l’atmosphère glauque du lieu. Dans le reflet de la glace, William ne voyait plus l’autre, et c’était un soulagement. Il n’y avait plus que lui, pour le moment, avec des cernes sous les yeux et une barbe de plusieurs jours. Des cheveux sales et cet air hanté qui ne le quittait plus depuis un certain temps. Pas étonnant que les gens se retournent sur lui dans la rue.

Quand il sortit de la douche, il se retint de se tourner et de scruter son dos dans le reflet embué du miroir. C’était bien plus complexe, il le sentait à présent. Le problème n’était pas dans son dos, dans sa moelle ou dans ses muscles, mais plutôt quelque part dans son cerveau. Pourquoi n’avait-il pas pu développer un pouvoir sympa, à la place ? La télékinésie, ça aurait été chouette, à défaut d’être vraiment utile.

Il était toujours en serviette, en train de deviser sur les pouvoirs qu’il n’avait pas, dans la petite pièce surchauffée et remplie de vapeur, quand Nicole frappa trois coups rapides à la porte. Il l’entrouvrit, passant sa tête encore mouillée dans l’entrebâillement.

« J’ai pensé que tu aimerais... C’est des affaires à mon mari. » Elle lui tendit un petit paquet de vêtement froissés sur lequel était posé en équilibre un rasoir électrique noir qui n’avait plus l’air tout neuf.

Il la remercia en prenant les fringues et le rasoir. Alors ce n'était pas une vieille fille, en fin de compte. Divorcée – veuve peut-être. Il se demanda pourquoi il s'emmerdait encore à ajouter mentalement un "peut-être" aux intuitions qui lui venaient. Oui, elle était veuve, point. Tout en essayant sans succès de visualiser comment feu monsieur Rigaud avait passé l'arme à gauche, il se rasa puis s'habilla. Un jean un peu trop long pour lui. Une chemise délavée à laquelle il manquait le dernier bouton.

OoOoO

C'est pieds nus avec ses fringues sales sous le bras qu'il rejoignit Nicole dans le salon, se demandant comment on était censé engager la conversation avec une fan alors qu'on squattait allègrement son appartement. Mais ce fut son hôte qui prit les choses en main, et il se sentait tellement bien, tellement propre et détaché – la tête comme dans du coton – qu'il la laissa faire sans broncher.

Elle le prit par le bras, l'effleurant à peine, comme si elle craignait qu'il ne se brise sous ses doigts. Elle le fit asseoir, une main sur sa nuque, légère. Il aurait voulu ne serait-ce que réagir, d'une quelconque manière, mais au lieu de ça il renonça ; il la laissa faire, la laissa le toucher, s'approcher. Elle sentait la menthe et le savon.

Ils sont tous les deux assis sur le canapé usé. Ses mains se tordent, elle est mal à l'aise. Lui regarde fixement devant lui et se demande comment cette femme qui était l'opposé de son ex pouvait lui inspirer autant confiance. Ce n'était pas réellement de la confiance, non, c'était plus une chaleur diffuse, et le sentiment que rien de mal n'arriverait – que rien de mal ne pouvait arriver. Il était comme engourdi, comme hypnotisé.

Nicole parlait, parlait, parlait. De ses livres, à lui, de ses lectures, à elle. Elle savait beaucoup de choses personnelles à son sujet et c'était un peu angoissant. Comme si elle vivait par procuration à travers les livres et que cette excursion biographique dans le monde réel était un exploit inégalé pour elle.

Tout près de cette femme, comme ça, William pouvait sentir qu'elle n'éprouvait pas d'attrance pour lui, pas d'amour aveugle ou de désirs pervers, rien de ce genre, juste une immense curiosité.

« Et tu n'as vraiment pas le moindre souvenir de ton père ? C'est un élément important, pourtant », faisait-elle avec un froncement de sourcils. Elle disait un "élément", comme s'il s'était agi d'une intrigue policière et non de la vie privée d'un pauvre type.

William s'humecta les lèvres ; il ne cherchait pas ses mots, il n'avait tout simplement pas de réponse satisfaisante à lui fournir.

« Non, aucun souvenir. » A vrai dire, il n'avait jamais éprouvé le besoin de faire des recherches, de demander. Il n'était même pas certain que sa mère ait su où son paternel s'était enfui.

« Où en es-tu de... » Elle s'interrompit avant la fin de sa phrase, hésitant sur la formulation.

William ne fut pas dupe – il percevait ses pensées et elle aurait pu tout aussi bien hurler la question. Qu'en était-il de son autre personnalité ? Dit comme ça, évidemment, ça le faisait passer pour un dingue. Ce qui lui plaisait, toutefois, c'est qu'il n'y avait aucune pitié chez Nicole, aucun instinct maternel, aucune condescendance. Elle était froide et déterminée : elle voulait savoir. Au diable les bonnes manières, au diable le semblant de convention sociale qui empêchait les gens de demander au détour d'une conversation si vos problèmes mentaux s'étaient arrangés depuis la dernière fois. Et William se dit que s'il y avait bien une personne avec qui il pouvait se montrer honnête, c'était cette femme, toute pâle, assise au bord de son canapé défoncé, tordant ses mains en essayant de trouver un moyen de satisfaire sa curiosité.

« Où j'en suis de mon pétage de plombs généralisé ? Pour le moment, je suis moi, commença-t-il. Je commence à y voir plus clair... » Ce n'était pas tout à fait vrai, mais penser de manière positive ne pouvait pas faire de mal. « J'ai pris des cachets dans l'armoire de ta salle de bain. J'espère que tu ne m'en veux pas. » Sourire penaud. Nicole écarta le problème d'un geste de la main – elle voulait entendre la suite.

« Le paracétamol a l'air d'aider. Et il a des effets moins... angoissants que la morphine de l'hôpital.

— Depuis quand est-ce que tu peux... » Encore une fois, Nicole peinait à finir sa phrase.

— Entendre les autres ? Dépasser les limites normalement attribuées à l'empathie ? » Il poussa un grognement plein de dérision. « Depuis toujours ; depuis que je me concentre. Depuis que mon crâne a l'air de vouloir se fendre en deux. »

Il se prit la tête dans les mains, penché en avant pour ne plus voir les grands yeux émerveillés de son hôte. Il n'y avait rien de merveilleux là-dedans, il pouvait le lui assurer.

« J'aurais préféré être un mauvais écrivain. J'ai été naïf de croire que ce supposé don n'allait pas me retomber sur le coin de la gueule... » Il avait parlé dans ses genoux et il doutait que Nicole l'eût entendu, mais il n'avait pas envie de relever la tête pour s'en assurer. Une espèce de détresse planait dans la pièce, une ombre, une menace qui les encerclait.

Nicole n'ajouta rien et se leva du canapé sans un bruit. William ne releva pas la tête, l'écoutant marcher vers l'entrée. Dans son esprit, William se disait avec une certaine mélancolie, que ses conversations avec Mathilde ressemblaient aussi à ça. Elle voulait savoir quelque chose ; il avait du mal à exprimer ce qu'il ressentait ; elle n'écoutait jamais la fin. Il entendit la porte s'ouvrir et toutes les lumières de l'appartement s'éteignirent d'un coup, puis Nicole referma la porte de l'entrée avant de tirer le verrou. Dans le noir, privé momentanément de la vue, William ne broncha pas et laissa ses autres sens prendre le relai.

La détresse qu'il ressentait à peine, quelques instants auparavant, éclatait à présent tout autour d'eux, envahissant l'espace, si bien qu'il se demanda une seconde si la menace n'était pas réelle. Nicole revenait déjà, une bougie dans une tasse et un sourire sur son visage éclairé par en-dessous. Elle posa la tasse sur la table et se mit à allumer tout un tas d'autres bougies disséminées dans la pièce ; des bougies qui avaient toujours été là et que William ne remarquait que maintenant. Puis elle se rassit comme si de rien n'était et lui fit un sourire fané, qui accentuait les rides autour de ses yeux.

« C'est bien mieux comme ça, tu ne trouves pas ? » commença Nicole, d'un ton très sérieux. Le ton qu'elle utilisait dans sa classe, devant les gamins, songea William sans oser parler. Il se contenta de hocher la tête, attendant la suite de son raisonnement. « Je ne veux pas qu'on nous voie ; je ne veux pas prendre de risque. »

Il y avait quelque chose de pas normal. Oh, outre le fait qu'il soit assis dans un salon plongé dans une pénombre cryptique en compagnie d'une dingue qui devisait sur l'intérêt de couper volontairement les plombs de son appartement pour une raison qui lui échappait. Non, quelque chose n'allait pas, et il n'arrivait pas à déterminer quoi. Ses pensées étaient décousues, floues et il avait du mal à se concentrer. Il tenta de se lever, mais ses jambes semblaient refuser de le porter tout d'un coup et ses bras tremblaient sous l'effort alors qu'il essayait de forcer son corps à lui obéir. Merde.

Il avait dû jurer tout haut, parce que Nicole le fixa soudain avec un drôle de sourire. Ses yeux pâles brillaient, et pas seulement à cause des bougies sur la table toute proche. Il essaya de parler, mais sa langue avait l'air figée dans sa bouche sèche. Et sur ce Nicole se mit à battre des mains telle une gamine prise au piège dans un corps d'adulte vieillissante.

« Qu'est-ce que... » Ce n'était pas vraiment intelligible mais elle comprit ce qu'il essayait de dire. En une fraction de seconde, il partagea les images qui défilaient dans la tête de son hôte. En train de verser le contenu d'un petit flacon dans une assiette de lentilles. Touiller doucement avec une cuiller. La vision se défit, comme un reflet troublé dans l'eau, mais une autre la remplaça, plus ancienne, plus profondément enfouie. Nicole avait l'air plus jeune ; plus guindée et mieux habillée. Ses cheveux relevés en un chignon serré lui donnaient un air sévère. Il y avait quelqu'un d'autre avec elle dans l'appartement. Un homme un peu bedonnant, un peu chauve ; mal défini, comme si son souvenir dans l'esprit de Nicole s'effiloçait.

Scène de ménage ; on crie mais William n'entend rien et c'est un peu déstabilisant. L'instant d'avant il était en train de piquer du nez, drogué par une folle dans un appartement plongé dans le noir pour une raison confuse, et voilà qu'il se promenait tel un spectre dans le même appartement, en plein jour et dans le passé, observant le couple se battre dans le silence le plus total. Une vision sur silencieux. Avance rapide – Nicole avec un sourire mauvais, en train de verser de la drogue dans la soupe de son mari. Un battement de paupière, et voilà le mari effondré dans son assiette.

William ressentait l'amertume de cette femme ; son envie de rendre le monde un peu plus beau, un peu plus pur. Même si ça devait passer par l'élimination de ceux qu'elle considérait comme nuisibles. Était-il nuisible ? Était-ce donc là son destin ? Se faire assassiner par cette petite bonne femme ?

Une vague de rage se mit à monter en lui, sourde, froide, aveuglante. Occultant tout le reste.

OoOoO

Il ouvrit les yeux comme on s'éveille d'un cauchemar, brusquement, sans cligner, sans oser les refermer. La pluie lui battait le visage avec force et lui donnait l'impression qu'il allait se noyer ; il réalisa qu'il était à moitié allongé sur le trottoir, dans une ruelle obscure. En se redressant et en s'appuyant tant bien que mal contre le mur dans l'espoir de se protéger des bourrasques, il se rendit compte que ses mains étaient couvertes de sang ; même dans l'obscurité de la rue mal éclairée, il

voyait bien que ce n'était pas de la boue ou de la crasse. La sensation à la fois humide et collante du sang en train de coaguler sur sa peau était absolument répugnante. Mais le pire c'était qu'il ne savait pas pourquoi ses mains et tout le devant de sa chemise étaient maculés de sang.

A suivre...